

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Francis POCHON

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 30-33

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

« Convenez avec moi, Messieurs, que vous avez éprouvé plus d'une fois que plus on se livre au repos, moins on a de goût pour retourner au travail. Je crains que d'aussi longues vacances ne vous aient dégoûtés de l'étude, ou que du moins les plaisirs que vous avez goûtés à la campagne ou à la maison paternelle ne vous causent des distractions qui nuisent à vos études. »

Vous ne vous doutiez pas, cher Lecteur, je parie, que vous lisiez les graves paroles d'un thème latin dont un noble professeur a gratifié ses élèves pour la reprise des cours. Mais je n'aurais garde d'en changer le moindre mot : quoi qu'il en soit de mon enthousiasme à retrouver cahiers et livres, j'approuve de tout cœur la profonde sagesse qui se dégage de ces textes vénérables et je souhaite à tous mes camarades d'y puiser même leçon de sagesse et d'énergie.

Mais revenons au passé. Il était une fois, avant les dites vacances, dans les plus antiques dortoirs d'Occident, — si célèbres, dit-on, au point de vue archéologique que l'on hésite encore à les moderniser, — quelques troubadours s'accompagnant de vétustes instruments : une sorte de xylophone composé de marteaux de différentes grandeurs allant de l'haltère à l'épingle à cheveux et d'un tuyau d'orgue doté également de la propriété de réchauffer l'atmosphère. Or, par un beau soir du trimestre finissant, ces gais troubadours s'apprêtaient, au son de leur archaïque musique, à dérouler tout au long les couplets de la complainte du meunier. Hélas ! âmes poétiques, la répétition fut brusquement interrompue par le châtelain qui rentrait d'une grande chasse à courre, de fort méchante humeur. Il n'avait réussi à ramener dans sa gibecière qu'un bien maigre gibier capturé aux alentours d'une hutte de cheminot.

Que l'on n'aille pourtant pas croire que c'est là toute la musique que l'on cultive au Collège. Si vous en doutiez, l'orchestre vous en donnerait le plus harmonieux démenti. La preuve, je la trouve dans le délicat concert de Noël que cet ensemble, sous la direction de M. le Chanoine Marius Pasquier, et avec le concours de M. Edmond Defrancesco, flûtiste, offrit à tous les mélomanes d'Againe et d'ailleurs. J'en transcrirai le programme pour votre conviction :

Suite de Symphonies.	J.-J. MOURET
Menuet d'Orphée.	GLUCK
Flûte et Orchestre	
Quatuor avec flûte en ré maj.	MOZART
Concerto en ré maj., « <i>Le Chardonneret</i> »	VIVALDI
Flûte et Orchestre	
Concerto pour la nuit de Noël.	CORELLI
2 violons et violoncelle solos	

Après ce retour dans le passé, sans nous arrêter à l'heureuse période des vacances, sur lesquelles je laisse planer le voile impénétrable d'une discrétion que certains apprécieront de ma part (ô exploits des pistes blanches et d'ailleurs !), nous revoici lancés dans un nouveau trimestre et une nouvelle année. Dès les premiers jours, une pétition se couvre de nombreuses signatures en vue de la suppression immédiate de la girouette, cette vieille girouette aux armes de l'Abbaye, qui grince quelquefois sans doute... mais n'était-ce pas ce bienvenu grincement qui tenait éveillés nos pères alors qu'à la lueur d'une tremblante bougie ils s'exerçaient toute la nuit à la préparation du *sermo latinus* du lendemain, dans le style le plus rigoureusement cicéronien ?

Aujourd'hui tous veulent dormir ; un sommeil écrasant s'étend sur le monde. Témoin Curty à qui les nombreuses heures supplémentaires si libéralement accordées par nos autorités légitimes ne suffissent plus. Mais ce bienfaisant cadeau de Morphée, on ne peut en jouir toujours à son aise : piqué par je ne sais quelle mouche, peut-être la fameuse mouche anti-tsé-tsé, notre surveillant qu'on a peine à reconnaître dans cette fougue, fait irruption un beau matin dans la cellule de notre vaillant dormeur et en un instant le malheureux se voit éjecté de son home. Et pourtant il n'était guère coupable : songez donc qu'il s'était imposé comme un devoir d'honneur de remplacer von der Weid, l'ancien gardien de la « Flamme » au dortoir, que de graves interventions chirurgicales avaient cloué sur un lit de souffrance et retenaient loin de nous pour un temps indéterminé. Si quelque âme sensible, apitoyée par de si cruelles épreuves, désire s'informer de son état et prendre de ses nouvelles, je la prie de s'adresser en toute confiance à la patinoire de Fribourg...

La glace, que la persévérance de M. Berra avait préparée à l'intérieur de la cour St-Joseph pour notre distraction au retour des vacances, fut l'occasion d'un homérique défi qu'une équipe de hockey fribourgeoise n'hésita pas à lancer à nos braves Valaisans. On verrait ce qu'on verrait. Mais c'était compter sans l'ardeur combattive de nos hardis champions pour qui la glace n'a plus de secret. Au déshonneur d'une défaite écrasante, on raconte que l'équipe fribourgeoise préféra semer en cachette du gros sel sur la piste et invoquer avec ferveur les vents du Sud. Résultat : les uns de grommeler contre cette vague de chaleur printanière qui venait transformer inopinément la patinoire en un bourbier ; et les autres de sourire ironiquement en se promettant de vaincre... à Pâques ou à la Trinité.

Le 14 janvier, Rhétorique A fêtait joyeusement son sympathique professeur, que le mazout revenu en plus grande abondance nous permettait de célébrer le jour même de la saint Hilaire. Je ne vous dirais rien, pour ne pas manquer à la discrétion qu'il est de mise de garder en pareille circonstance, de la joie bruyante qui illumina la sortie traditionnelle et surtout la rentrée plutôt tardive par laquelle se clôtura la journée, si

ce n'est que l'enthousiasme en réserve pour la saint Jean Chrysostome laisse présager une véritable apothéose. Mais Rhétorique B ne voulut pas demeurer en reste : elle découvrit les cinquante ans de son cher professeur pour lui faire une ovation et lui présenter ses vœux, auxquels je suis heureux de m'associer au nom de tous mes condisciples. Ainsi M. Paul Saudan se vit obligé de se laisser introduire par l'admiration de ses jeunes disciples dans la galerie des grands ancêtres, après l'Apôtre Paul, Paul Verlaine, Paul Valéry et Paul Claudel.

A vivre en si haute compagnie, — noblesse oblige ! — les rhétoriciens se sentirent tenus de compter désormais les serviettes de table au nombre des instruments nécessaires à la bonne réputation de leur république. Mal leur en prit : on les accusa de ne pas savoir s'en servir, on leur intima l'ordre de dénouer sur-le-champ le nœud qui liait à leur cou ces authentiques bavettes. Par bonheur cet impératif catégorique s'accompagnait de paroles réconfortantes : une nourriture plus substantielle viendrait justifier l'usage de ces nobles linges immaculés.

Ce n'est pas la seule occasion où une pièce de vêtement est la cause de réelle difficulté. Nous avons tous appris avec angoisse qu'une altercation terrible avait mis aux prises, le trimestre dernier, les frères Ferrario. L'un d'eux avait dû, en fin de compte, se passer de pyjama et se contenter pour bercer son sommeil d'une ravissante chemise de nuit de dentelle, bleue ou rose. Tranquillisez-vous, cher lecteur, il n'y avait qu'une confusion à l'envoi : les vacances ont réussi à mettre toutes choses au point et la paix fraternelle est revenue dans la cellule commune.

Mais je n'aurais garde d'oublier les manifestations artistiques et culturelles qui se multiplient à St-Maurice en ce début de janvier. En grande première, nous avons assisté à une théâtrale présentée par un groupement de jeunesse. Le Collège y était gracieusement invité, moyennant finance, s'entend, comme il est de règle en semblable situation. On s'efforça de se caser le mieux possible, la jeunesse la plus tendre et pas la moins bruyante se pressant dans le sanctuaire des Muses. Quelques-uns avaient déjà pris possession de confortables chaises, quand un majestueux placeur vint vertement les « remettre en place », si l'on peut dire, en déclarant d'un air furibond que ces sièges étaient réservés au public. Je me demande ce que les étudiants, s'ils ne formaient pas le public, faisaient donc dans cette galère, comme eût dit Molière. Mais ces petits inconvenients eussent été vite oubliés, s'il n'avait pas fallu subir une pièce d'un symbolisme fade et moralisateur. Sans doute dans l'intention de son auteur devait-elle inspirer les sentiments les plus nobles. En réalité elle ne sut que moraliser de façon aussi ennuyeuse qu'un mauvais sermon. Du grotesque et peu respectueux « Prenez, et mangez » final, certains, les matérialistes convaincus, et je pense qu'ils n'étaient pas les seuls, ont tiré la seule conclusion évidente, et se sont dirigés en toute hâte vers la première pâtisserie

et se sont fait servir petites pièces et verres de thé, dédaignant même le goûter abbatial.

Dernièrement, la Compagnie des Chemins de fer fédéraux nous présenta un film, qui nous mit en contact avec nos devoirs de futurs citoyens. Aucun de nous n'ignore désormais les divers tarifs à prix réduits pour le transport des betteraves ou des engrais, etc., etc. Joignant l'utile à l'agréable, les CFF nous avaient de plus conviés à un thé-dansant où, curiosité, ni on ne dansait, ni on ne prenait le thé, mais on se contentait, en guise d'entr'acte, de ronflants morceaux d'accordéon. Alors que certains se distrayaient comme ils pouvaient, Butty, en digne conseiller municipal, prenait des notes et compulsait sa feuille d'impôt d'un œil hypocondriaque. Mais à la reprise, le chef de gare vint le tirer de ses sombres calculs, en lui présentant sous de riantes couleurs le beau pays de Fribourg (oui, toujours lui !) et en particulier la noble cité de Romont.

Il ne me reste plus qu'à vous dire pour terminer qu'une procession se déroula dans les rues d'Agaune en l'honneur de Saint Sébastien, en exécution d'un vœu de nos ancêtres et sans doute pour nous préserver d'une nouvelle peste. Une distribution de pain fut annoncée du haut de la chaire par M. Cornut en faveur des pauvres de la cité, et vous pensez bien qu'ils comptent de nombreux adeptes parmi nous. Mais nous n'avons rien vu venir, malgré les battues organisées sous la direction de Vaudan et Ferrario.

Francis POCHON, Rhét.

P. S. — Nous apprenons en dernière heure la mort par défenestration du chat blanc de M. Terraz. En guise de sympathie, nous prions le Père désolé de vouloir agréer nos condoléances qu'exprime la pièce suivante :

*Ci-gît le chat
Mitzy - Pacha
qu'un pauvre cha-
noine ficha
par la fenêtre.*

*Ce chat
pourelécha
et s'attacha
par ses entrechats
le chanoine son Maître.*